

l'hypothèse d'un principe immatériel extérieur et supérieur à l'encéphale, d'une âme libre de vouloir, et dégagée de toute entrave anatomique, matérielle? Cette âme-là penserait sans le moindre délai, dans l'absolu immédiat, et sa fonction ne s'inscrirait pas dans le temps. Grâce aux notions d'anatomie fine et précise que nous possédons maintenant, nous suivons des yeux le chemin parcouru par une vibration nerveuse dans les territoires divers du cerveau. Nous la voyons, ou bien se réfléchir immédiatement, et courir dans un muscle pour devenir un acte, ou bien perdre du temps à éveiller tout autour d'elle des images plus anciennes, qui la reconnaissent, la classent à son rang, établissent des comparaisons d'où le jugement sortira.

On ne manque point de reprocher aux biologistes de ne pas croire à l'âme parce qu'elle échappe à leur scalpel. Cette vieille querelle n'a vraiment plus de raison d'être. En vérité, depuis les méthodes de préparations microscopiques de C. Golgi et de Ramon y Cajal, l'âme est là, sous notre scalpel, et les pages qu'on vient de lire ne sont qu'une topographie, qu'une géographie, qu'une anatomie de l'esprit, des fonctions supérieures de la pensée humaine, des facultés de l'Âme.

CHAPITRE II

LA PERSONNE HUMAINE

Définition actuelle des facultés de l'âme. — La Personnalité. — Les maladies de la Personnalité. Azam, M. Ribot, M. Pierre Janet et le rétrécissement du champ de la conscience; recherches sur les hystériques. — Modifications de la Personnalité chez les malades neurasthéniques; hiérarchie des émotions.

Ces facultés, qu'on envisageait autrefois comme des entités distinctes, Intelligence, Volonté, Mémoire, nous sommes bien contraints de ne les considérer aujourd'hui que comme des modes divers du fonctionnement cérébral.

La Mémoire, nous l'avons vu, est l'élément fondamental, essentiel. Nous appelons ainsi cette propriété que possède la cellule de l'écorce grise de garder à l'état de sommeil les images visuelles, auditives, gustatives, tactiles, olfactives, etc., résidus ¹

1. Il faut se garder de prendre le mot résidu dans son sens littéral. Dans la cellule nerveuse, la mémoire n'est pas

de nos sensations passées, et de les faire s'éveiller, ressusciter sur place, sous l'influence d'une excitation. C'est là, il importe de ne pas l'ignorer, une propriété très générale de la matière organisée, et l'homme est loin d'en avoir seul le privilège. *L'amphioxus lanceolatus*, qui n'a pas de cerveau, a cependant une mémoire et possède une vie psychique. Certaines lames d'acier, ayant une fois pris l'empreinte d'un doigt, par exemple, peuvent la reproduire, après disparition, sous la stimulation de la lumière vive.

Chez l'homme, ce n'est pas, comme on pense, une propriété particulière à tel point de l'écorce : la mémoire est partout où une fibre nerveuse sensitive aboutit à une grande cellule de la substance grise. Nous avons autant de mémoires que de territoires distincts, que de localisations cérébrales : nous possédons une mémoire des sons en général, et en particulier une mémoire des mots, du langage parlé, qui ne va pas sans différer de la mémoire du langage chanté¹ ; sommes-nous polyglottes, chaque langue que nous parlons a sa localisation et sa mémoire propre ; notre mémoire visuelle se complique d'une mémoire spéciale pour le langage écrit,

proprement un dépôt qui s'épuise à mesure qu'on y a recours ; bien au contraire, plus un souvenir est fréquemment évoqué, plus il se montre docile et prompt à renaître.

1. Une lésion anatomique très partielle peut abolir la faculté de comprendre le langage parlé, tout en laissant intacte la faculté d'entendre le langage chanté.

nous possédons une mémoire pour l'odorat, pour le goût, pour le tact, etc., etc.

Ainsi comprise, la Mémoire va nous donner la clef de toute la vie intellectuelle.

Pour l'étude qui nous occupe, il importe surtout d'aboutir à une conception nette de ce que signifient — au moment actuel de la connaissance humaine — les mots Intelligence, Conscience, Personnalité, Jugement, Volonté. Il nous est, à présent, facile d'y atteindre.

Partout éparse dans notre écorce cérébrale, l'Intelligence est proprement la nombreuse coalition des images apportées au cerveau par les nerfs sensitifs et conservées en lui par cette propriété de la cellule cérébrale qu'on nomme la Mémoire ; c'est la possibilité, pour ces images, de s'associer, de se comparer, de s'ajouter, de se systématiser, et de devenir ainsi des idées, qui sont à nos images ce que l'algèbre est à l'arithmétique. Son fonctionnement est assuré grâce aux innombrables fibres collatérales qui unissent entre eux — par contiguïté intermittente — les neurones sensitifs et les neurones moteurs, et surtout par ces neurones d'association qui courent en tous sens d'un point à l'autre de l'écorce et font s'unir fonctionnellement les territoires en apparence les plus distants¹. On dit

1. C'est seulement vers l'âge de trois ans, au moment où le cerveau de l'enfant commence à synthétiser ses images et à ébaucher ses premières idées, que se développe ce réseau,

d'un homme qu'il est intelligent quand il est prompt à faire sienne une notion nouvelle et à l'assimiler, quand il associe vivement les images et les idées, quand il excelle à révéler les liens cachés entre des choses qu'on estimait jusque-là dissemblables. Le génie n'est rien d'autre que ce don de rapprocher des choses qui semblaient lointaines, de jeter des ponts sur des abîmes, ou de lier d'harmonieuses gerbes. La condition nécessaire à une belle intelligence, c'est un haut degré de vitalité, une nutrition vigoureuse de l'organe cérébral, afin que l'onde sensitive en pénétrant dans le cerveau trouve les tentacules érigés, et que la propagation se fasse sans entraves. C'est ainsi que la stimulation légère du cerveau par la caféine, par les préparations de kola, par l'électricité statique, par la douche, par les injections hypodermiques de sérum artificiel, facilitent indiscutablement le travail de l'esprit, et peuvent redonner à un neurasthénique abêti, déprimé, toute sa lucidité intellectuelle, toute son aisance à s'exprimer. Chez un enfant arriéré, d'intelligence lourde et lente, on peut par emploi méthodique de ces stimulants — je veux parler surtout des injections de sérum — aider puissamment au développement de la pensée, en accélérer singulièrement le progrès.

ou plus exactement ce feutrage qui constituent dans l'écorce grise les neurones d'association décrits en même temps par Flechsig en Allemagne et par Pitres en France.

Voilà le sens du mot Intelligence. On dit qu'il y a Conscience, toutes les fois qu'une sensation neuve est reconnue, comprise, adoptée par l'ensemble des sensations anciennes dont la Mémoire a gardé le dépôt, et quand cette nouvelle venue s'ajoute à tout ce qui constituait précédemment notre Personnalité. On qualifie un acte d'inconscient — mieux vaut dire subconscient, car rien de ce qui se passe dans notre organisme ne disparaît sans laisser quelque trace — quand l'excitation venue du monde extérieur, directement et pleinement s'est métamorphosée en acte, quand la vibration nerveuse sensitive a traversé l'écorce pour en repartir aussitôt, se jeter dans un muscle et devenir un mouvement, pendant que tout le reste de l'écorce sommeillait¹. C'est une concentration d'énergie sur un seul point, sur un seul groupe de cellules, excessivement lumineux et vivant, tandis que les autres parties de l'encéphale dorment dans la nuit. Aussi la caractéristique d'un acte inconscient est-elle habituellement d'atteindre au paroxysme, — l'attaque d'épilepsie, ou l'accès de fureur maniaque en sont des types accomplis, —

1. Il est facile de se faire une idée anatomique d'un réflexe brutal, d'un acte automatique, impulsif et inconscient, en se reportant à notre fig. 3, et en se représentant le tube nerveux sensitif en contact étroit par ses arborisations terminales avec le panache de tête de la cellule nerveuse, tandis que les collatérales sont rétractées et laissent un intervalle entre elles et les neurones voisins. L'onde nerveuse ne peut ainsi se diffuser, et la vibration sensitive s'écoule toute en mouvement.

tandis qu'un haut degré de conscience s'accompagne, on peut dire toujours, d'une modération, d'une sagesse, d'une diffusion d'énergie qui confine souvent à l'inaction, au dilettantisme, à l'impuissance à se déterminer. Le philosophe est peu actif, l'impulsif est peu conscient; voilà des notions banales à force d'être ressassées, mais qu'il faut avoir bien présentes en face du problème de la responsabilité humaine.

Si maintenant nous nous demandons ce qu'est, en psychologie moderne, un Jugement, une décision prise dans notre for intérieur, comme il nous est aisé d'en voir le mécanisme fonctionner littéralement sous nos yeux!

C'est d'abord une sensation, qui nous met l'esprit en éveil, et attire notre attention sur tel ordre de faits. Cette sensation s'accompagne invariablement, nous l'avons déjà vu, d'une tendance à l'acte : un coup reçu nous donne envie de rendre un coup pareil; mais si, par ces voies collatérales auxquelles il nous faut sans cesse revenir, la sensation a éveillé l'intelligence, l'ensemble des notions antérieurement accumulées, les inconvénients de cet acte nous apparaîtront, en même temps que ses avantages. Avec la rapidité de la pensée — rapidité qu'on mesure pourtant, nous l'avons dit plus haut — les raisons pour et les raisons contre entreront en lutte sur le théâtre intérieur de notre conscience. Là comme ailleurs, au plus fort sera la victoire. Une fois commencée la délibération, une fois faite la

mise en parallèle de l'impulsion récente et des images mentales précédemment acquises par l'éducation, la résultante se dégage d'elle-même. Une fois pour toutes, envisageons nos sensations, présentes ou passées, comme des énergies voulant un accomplissement, et comme des énergies concurrentes, jouant à qui sera vainqueur : la plus vivace terrasse les autres et commande l'acte final. C'est ce que l'homme, dans son orgueil, appelle prendre une décision. En réalité, le poing rendra le coup ou la main restera inerte, selon que le besoin d'imiter¹ et de restituer au monde extérieur ce qui en est venu, l'emportera ou non sur la crainte de nouveaux coups plus violents, ou sur telle autre image modératrice. Et ce n'est là qu'un épisode de plus de la lutte pour l'existence, dont les lois régissent le monde psychique comme le reste de l'univers.

Mais s'il en est ainsi, si le jugement ou la décision active issus d'une délibération résultent uniquement

1. C'est bien là, en effet, le phénomène naturel par excellence, l'imitation, la restitution par les centres nerveux de ce qu'ils ont reçu, en d'autres termes le réflexe, le mouvement, conséquence, prompt ou tardive, de la sensation. Le besoin d'imiter est le fond même de la nature humaine : nous apprenons à marcher, à parler, nous éprouvons le besoin de nous venger parce que les sensations venues du dehors sont des forces rentrées en nous et qui cherchent à en ressortir pour retourner au monde extérieur (voir *Médecine de l'Esprit*, chap. v. Les sources de la force humaine).

d'une lutte, d'une course entre des motifs, entre des idées-forces, entre des représentations mentales dont la plus vigoureuse, dont la plus prompte gagne le prix, il s'ensuit nécessairement que le cerveau n'est qu'un théâtre où évoluent des phénomènes. Il ne prend point part active au drame qui se joue en lui : il n'en est que le lieu, plus ou moins favorable selon qu'il est lui-même en santé ou en maladie. Et c'est ici le nœud même de la question qui nous occupe.

Dès lors que signifie ce mot « Je veux », si souvent employé, et par tant de générations d'intelligences dans le sens exact que voici : « Ma Personne, une et indépendante, fait librement son choix entre les motifs différents dont ma conscience est emplie »?...

La psychologie physiologique ne laisse debout aucune des parties de cette vieille proposition.

Et d'abord, la Personnalité n'est pas une ni indépendante. Voyons comment elle se constitue.

Nous naissons avec des tendances, héritage de notre race, avec certaines qualités ou certaines tares, en même temps physiques et psychiques, que nous tenons de la sagesse, de la santé, des maladies ou des fatigues de nos pères. Mais il demeure bien entendu qu'aucune image mentale formelle n'est en nous autrement que par sensation. Il n'y a pas de notions, d'idées innées, pas même ce chimérique sens intime du bien et du mal dont on

a tant joué, et qui n'est, en vérité, qu'un résultat de l'expérience, qu'un apport de l'éducation. En venant au monde, nous n'apportons rien qu'une vague vocation héréditaire pour l'heureux équilibre ou pour les fâcheux paroxysmes. Mais l'enfant, comme le sauvage¹, est, de sa nature, impulsif, uniquement soucieux de satisfaire des appétits, sans gêne, et volontiers rageur pour quiconque agit à l'encontre de ses plus futiles désirs. C'est la vie sociale, qui seule apprend aux hommes le précepte universel : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on fasse à toi-même ou aux tiens », fondement du devoir vis-à-vis du prochain. C'est la vie de famille, c'est l'instinctive préoccupation de la conservation de la race, qui enseigne à l'enfant les devoirs envers soi. Mais quoi, dans tout cela, de préétabli, de divin ?

Rien n'est jamais entré dans le cerveau d'un homme, autrement que par le chemin des nerfs de sensibilité spéciale (nerfs de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'olfaction, du toucher, nerfs du sens mus-

1. Il ne faut point entendre ici par le mot « sauvages » toutes les peuplades éloignées de nos climats et de nos mœurs européennes. Beaucoup d'entre elles se sont fait une manière de civilisation, et ont organisé une vie sociale parfois douce et non sans dignité. J'entends par sauvage l'homme grandi dans la solitude sans ce frottement avec les semblables qui émousse les angles et polit le caractère. Cet être-là ne sait rien de la notion du bien et du mal, et il ne connaît le remords, le regret, la tristesse que quand il est vaincu par quelque fauve qui lui ravit sa proie, ou quand ses forces l'ont trahi.

culaire, etc., etc.). Séparé de ses périphéries sensitives, le cerveau dort et ne fait même pas de rêves

Notre personne est donc à peu près nulle quand nous venons au monde. Mais, de ce moment-là jusqu'à l'heure de notre mort, elle ne cesse de se grandir de sensations nouvelles; chaque centième de seconde en apporte son contingent, ajoute à la masse et nous modifie d'autant. Notre Personnalité n'est pas autre chose que le total énorme de nos sensations passées, sans cesse tenu en éveil par des sensations nouvelles, plus un certain degré de tonicité nerveuse, d'activité vitale qui nous fait vigoureux ou faibles d'esprit. Nous sommes tout notre passé d'états de conscience, passé que vivifie, modifie et rajeunit sans cesse l'état de conscience actuel.

On dit que nous avons le sentiment intime de l'unité de notre personne, et de la continuité d'un Moi qui demeure, en dépit de ces perpétuels apports. C'est une illusion qui nous vient simplement de cette tenue d'ensemble, de cette ressemblance à nous-même que nous donnent nos habitudes. La plupart des actes de notre vie, nous les accomplissons par accoutumance, selon la loi du moindre effort, les actes une fois commis exigeant moins d'attention, s'accomplissant avec moins de fatigue que les actes nouveaux. Ce n'est point là le fait d'une âme libre, mais simplement un acte d'automatisme, de mécanique cérébrale. Une expérience mémorable de M. François Franck a montré que

c'est là une propriété fondamentale des éléments nerveux, et des plus humbles au moins autant que des plus nobles. Plus encore que nos réflexes supérieurs, nos réflexes inconscients ont une tendance naturelle à se reproduire d'eux-mêmes. C'est là la clé de cet éternel besoin de recommencer qui est au fond de nous; et ce besoin de recommencer, cette accoutumance, ces habitudes, c'est ce qui nous maintient dans une direction morale habituelle, c'est ce qui nous fait agir conformément à notre caractère, lequel se constitue de nos tendances héréditaires, des images mises en nous par la vie quotidienne, et des habitudes, bonnes ou fâcheuses, auxquelles notre cerveau s'est asservi.

Mais comme tout cela est loin des doctrines et des théories orthodoxes! Pour elles, le mot « Je » ne saurait représenter qu'une unité irréductible et non un agrégat. Tout récemment, un philosophe spiritualiste, M. l'abbé C. Piat, professeur à l'institut catholique de Paris, publiait un ouvrage où il tâchait de démontrer que « chacun de nous sent en lui-même une spontanéité qui raisonne, calcule et prévoit, qui échappe aux conditions du temps et voit tout sous la forme d'éternité »¹. Mais tout son livre se borne à affirmer, non sans éloquence, l'existence de ce prétendu sentiment, évidemment utile à sa doctrine, mais bien certainement contraire à la réalité des faits.

1. Félix Alcan, édit.

Il est vrai, cependant, qu'un bon cerveau perçoit non l'unité de sa Personne, mais la bonne harmonie des parties qui la constituent. Cette conscience lui vient de ce que toutes les parcelles les plus infimes de son corps sont unies au cerveau par des nerfs de sensibilité, et aussi de ce que toutes les régions de l'écorce grise sont reliées entre elles par ces innombrables neurones d'association, dont nous avons déjà si fréquemment invoqué le fonctionnement : leur présence assure partout la « synergie fonctionnelle », et c'est de cette synergie que nous avons le sentiment. De tous les temps les philosophes spiritualistes ont voulu faire du Moi un roi souverain, le monarque absolu de la Conscience et de la Volonté, qui sont tout simplement des républiques où règnent seules les lois de la concurrence vitale. Je ne vois que les fous pour avoir un cerveau royal, parce que leur personnalité entière se concentre sur une idée fixe, dominatrice, unique.

D'ailleurs, depuis le jour où M. Ribot publia sa magistrale ébauche des *Maladies de la Personnalité*, depuis l'époque où M. Pierre Janet fit connaître le résultat de ses recherches sur *l'Automatisme psychologique*¹ et sur *l'État mental des hystériques*², voire depuis le temps, déjà lointain, où M. Azam raconta l'histoire de Félida et du dédoublement de

1. F. Alcan, édit., 1888.

2. Rueff, édit., t. I, 1892, t. II, 1894.

sa personnalité, on peut dire que la doctrine de l'unité immuable de la Personne a fait son temps. M. Pierre Janet, notamment, nous a donné des modifications de la Personnalité par l'idée fixe, par « rétrécissement du champ de la conscience », une conception si précise, si forte, établie sur des observations si frappantes et sur des expériences si ingénieuses, qu'elle entraîne irrésistiblement la conviction. Les toutes modernes découvertes en anatomie cérébrale lui donnent encore plus de poids. Aujourd'hui nous pouvons nous représenter objectivement et visuellement, pour ainsi dire, le rétrécissement du champ de la conscience, à savoir, un groupe de cellules accaparant à lui seul l'énergie de l'ensemble, et tout le reste de l'écorce insensible, inactif, les cellules ratatinées, les collatérales rétractées, comme dans le sommeil¹.

C'est là, sans doute, un mode fort important des modifications morbides de la personne humaine, mais ce n'est pas le seul. Nous en savons un autre, peut-être plus fréquent, et dont l'intérêt n'est pas moindre. Je veux parler des changements profonds,

1. Voir, à ce propos, R. Lépine, *Sur un cas d'hystérie de forme particulière*, in *Revue de Médecine*, 10 août 1894, n° 8, p. 247. Voir aussi Ch. Pupin, *Le neurone et les hypothèses histologiques sur son mode de fonctionnement; théorie du sommeil*, Thèse de Paris, 1896.

des révolutions d'âme qui provoquent en nous les oscillations d'ensemble de notre activité nerveuse, dans le sens de la dépression ou le sens de l'excitation. Ce sont là proprement les passions et les émotions de l'homme.

Jusqu'ici nous avons surtout fait de la géographie cérébrale : intéressons-nous à présent à l'histoire de ces pays de l'âme, à leurs variations vitales, à leur torpeur, à leurs convulsions. Voilà longtemps que Descartes, que Spinoza, que Malebranche ont génialement entrevu ce que viennent d'apprendre d'une façon plus positive les travaux de l'Américain William James ¹, ceux du Danois Lange ², ceux de Georges Dumas ³, et mes recherches personnelles sur la tristesse, la paresse, la colère et leur traitement ⁴.

A l'heure actuelle, voici comment on est conduit à envisager le mécanisme de l'émotion triste, par exemple : « Si nous perdons quelqu'un que nous aimons, l'accablement profond où nous voilà plongés n'est pas la conséquence de notre chagrin mais sa cause. L'affreux spectacle de la mort, ou l'annonce de la nouvelle fatale, par nos yeux ou par nos

1. W. James, *What is emotion*, in *Mind*, avril 1884.

2. Lange, *Les Emotions*, trad. franç. de G. Dumas (F. Alcan).

3. Dumas, *Les états intellectuels dans la Mélancolie* (F. Alcan), et *La Tristesse et la Joie* (*Revue philosophique*, 1896).

4. Maurice de Fleury, *Pathogénie de l'épuisement nerveux*, in *Revue de Médecine*, 10 février 1896, et *Introduction à la Médecine de l'Esprit*, F. Alcan, édit.

oreilles, par notre nerf optique ou par notre nerf auditif, projettent à nos centres nerveux des vibrations si violentes, ces vibrations vont éveiller pour les dilacérer brutalement des notions si bien ancrées, des associations d'idées si invétérées, des habitudes de l'esprit si enracinées, qu'il s'ensuit un accablement, un surmenage. La vigueur du cerveau s'épuise, sa vitalité s'amointrit, la circulation s'alanguit, la respiration devient faible, nos muscles détendus fonctionnent avec mollesse, et de tout notre corps nos nerfs de sensibilité apportent au cerveau la notion continue de lutte inutile, de faiblesse, de déchéance, d'impouvoir; notre esprit en prend conscience — conscience vague, confuse — et c'est cela que nous nommons tristesse. C'est un cran spécial, un cran inférieur de l'activité cérébrale. Pour peu qu'il y demeure un certain temps, notre esprit en prendra le pli, et toutes choses ne lui apparaîtront plus que sous le jour pénible, mélancolique, pessimiste. »

L'observation attentive ¹ des malades neurasthéniques, des épuisés du système nerveux d'une part,

1. Cette observation attentive se fait à l'aide d'instruments de précision qui permettent de mesurer les variations de la pression du sang dans les artères, la force dynamométrique, le nombre des globules rouges, l'activité de réduction du sang rouge en sang noir, le degré de sensibilité des tissus et enfin la quantité de cendres résultant de nos combustions organiques. C'est ainsi que l'on peut connaître objectivement, scientifiquement, si un organisme est en état d'exaltation nerveuse ou de dépression.

et d'autre part des gens hypersthéniques, de ceux qui ont de la force en trop, m'ont conduit à admettre toute une hiérarchie d'états d'âme correspondant au degré actuel de fatigue ou d'irritation. J'ajoute qu'il est possible, expérimentalement, de faire passer un cerveau d'un de ces états à un autre : les bromures permettent de rendre timide et abêti tel homme courageux et prompt à la colère, tandis que des toniques, la caféine, la kola, l'alcool pris en excès peuvent rendre joyeux, aventureux ou même cruel, tel esprit à l'ordinaire triste et médiocrement héroïque. Nos magistrats ne sont habituellement en présence que des changements d'âme produits par l'ivresse alcoolique ou absinthique, mais il n'est pas sans intérêt de leur montrer que les effets d'excitation mentale produits par ces agents chimiques se peuvent reproduire par l'abus de simples stimulants mécaniques du système nerveux. J'ai vu un coup de soleil, un temps d'orage, un bain trop chaud, une douche trop vive, des massages trop répétés, une injection démesurée de sérum artificiel vivement énerver, et procurer cette impulsion à agir qui se traduit, selon les circonstances, par le besoin d'une longue marche, par des « impatiences » dans les jambes, par des mots furieux ou par des coups donnés¹.

1. Voir *Introduction à la Médecine de l'Esprit*, p. 317 et suiv., l'observation de la servante dont la personnalité fut si violemment modifiée par une médication trop violente.

On ne peut donc pas dire, une fois pour toutes, tel homme est bon et tel autre méchant. Sans doute, il y a des cerveaux stables, habituellement calmes et doux, d'autres toujours à deux doigts d'un paroxysme. Mais la grande famille des nerveux, qui fournit tant de délinquants, se compose en grande partie de gens qui changent aisément de personnalité, parce que leur cerveau débile est sujet aux réactions amples. Sous l'influence de la plus légère excitation morale ou physique, leur habituelle paresse, leur mélancolie, leur lâcheté se changent tout à coup en orgueil maladif, en mauvais courage, en fureur. C'est que le cerveau de tout homme impressionnable oscille le long de l'échelle de ses états actifs, littéralement comme le mercure dans le tube d'un manomètre.

Notre cerveau connaît une zone d'indifférence au-dessous de laquelle est le domaine de la fatigue, tandis que, au-dessus, c'est le territoire de l'excitation cérébrale. Selon que nous nous arrêtons à l'un ou à l'autre de ces crans, nous voilà tout à l'opposé de ce que nous étions la veille. Dans la vie de presque tous les hommes et des meilleurs, il y a ainsi des heures troublées où, sous l'influence d'un chagrin, d'un tourment d'affaires, d'une passion douloureuse, d'un surmenage physique, sentimental ou intellectuel, leur cerveau, naguère excellent, voit peu à peu se perdre sa stabilité, son harmonie se désagréger, sa volonté aller à la dérive. Ceux qui

osent descendre aux profondeurs d'eux-mêmes et qui se parlent sans se mentir, sont bien contraints de s'avouer qu'en ces moments atroces ils ont conçu avec terreur la possibilité du mal, du mauvais coup sur soi ou sur autrui; une minute ils ont eu dans la bouche le goût affreux du crime. Je sais de tendres amoureux, de braves gens jaloux, dont l'âme a effleuré l'abîme. Prêtres et médecins — médecins de nerveux surtout — nous recevons à ce propos des confidences, dont l'expérience nous apprend vite à ne plus nous étonner, mais qui feraient frémir ces philosophes un peu béats, qui croient le monde fort civilisé. Dans les milieux les plus délicats, les plus affinés, j'ai vu la bête humaine errer en habit noir, j'ai discerné de tragiques regards, ridicules souvent, quelquefois effrayants, j'ai deviné — connaissant qui parlait — des menaces de meurtres, des promesses de suicide, murmurées à l'oreille, sous le couvert des grâces et des rires....

Ah! certes, peu d'entre nous peuvent sincèrement se vanter de n'avoir jamais eu de mauvaises colères, de n'avoir jamais souhaité tout bas la mort du prochain, de n'avoir jamais essayé de s'approprier le bien d'autrui, par des moyens légaux à peine, et profondément immoraux. Que de femmes honnêtes sont à deux doigts de la moralité des filles! Nous qu'on nomme les gens de bien, ce qui nous retient à peu près tous au bord d'une mauvaise action qu'est-ce donc, je vous prie, sinon la force de notre éduca-

tion, la crainte des conséquences sociales, et le respect humain, la peur de l'opinion du monde?... C'est à se demander comment, chez les malheureux êtres qui vivent sans secours moral et, pour ainsi dire, baignés dans les pires exemples, le meurtre, le vol et la prostitution ne sont pas plus fréquents encore.

Donc — et non seulement chez des malades avérés, mais chez les meilleurs d'entre nous — la personnalité humaine est sujette aux déformations, aux transformations les plus redoutables, soit par rétrécissement du champ de la conscience (mécanisme de l'idée fixe), soit par épuisement ou excitation (mécanisme des émotions). C'est là une conclusion qui s'impose nécessairement à quiconque prend la peine de suivre avec quelque réflexion les observations de M. Pierre Janet sur les névropathes hystériques, et les nôtres sur les neurasthéniques.